

551-552

2020

3-4

ROMANIA

REVUE CONSACRÉE À L'ÉTUDE
DES LANGUES ET DES LITTÉRATURES ROMANES

FONDÉE EN 1872 PAR

PAUL MEYER ET GASTON PARIS

PUBLIÉE PAR

SYLVIE LEFÈVRE ET JEAN-RENÉ VALETTE

SOUS LE PATRONAGE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES

Pur remembrer des ancessurs
Les diz e les faiz e les murs
WACE

Tome 138

R

PARIS

SOCIÉTÉ DES AMIS DE LA ROMANIA

TOUS DROITS RÉSERVÉS

ISSN : 0035-8029

accessible qu'aux spécialistes : son élégante traduction en vis-à-vis en favorise désormais une très large diffusion.

Marie-Antoinette ALAMENCIAK
Sorbonne Université

Paul Meyer-Gaston Paris, *Correspondance*, éditée par Charles Ridoux, avec la collaboration d'Ursula Bähler et d'Alain Corbellari, Firenze, Edizioni del Galluzzo per la Fondazione Ezio Franceschini, 2020 [*L'Europe des philologues. Correspondances*, 3], LXXXII + 804 p.

Dans son article/compte rendu du livre de 2004 de Ursula Bähler « Gaston Paris e i 'nuoveaux philologues'. Riflessioni su un libro recente » (2006), Luciano Formisano remarquait que l'état de santé (ou de crise) d'une discipline pouvait se mesurer à partir de la nécessité que cette même discipline ressent de préciser son propre cadre épistémologique. Le livre de Bähler sur Gaston Paris s'imposait comme « premier chapitre » et peut-être « le plus difficile » de l'histoire de la philologie romane, alors qu'il avait été précédé quelques années plus tôt par le second chapitre, consacré par Alain Corbellari à *Joseph Bédier. Écrivain et philologue* (1999). Et une riche monographie à la visée encyclopédique venait de paraître par les soins de Charles Ridoux sur *l'Évolution des études médiévales en France de 1860 à 1914* (2002). Pour l'histoire de la discipline française en son « époque héroïque », manque encore une étude complète de la figure de Paul Meyer, en partie comblée jusqu'ici par les savants essais de Jacques Monfrin. Le dernier volume de la collection « L'Europe des philologues. Correspondances » vient désormais apporter un riche appareil de notices qui complètent et enrichissent les portraits des pères fondateurs de la nouvelle science philologique française, Gaston Paris et Paul Meyer. Ont contribué à cette entreprise colossale qui compte 499 lettres répertoriées de 1861 à 1903, Charles Ridoux qui signe l'introduction et s'est occupé de l'édition et de l'annotation des lettres, Ursula Bähler et Alain Corbellari qui ont apporté leur précieuse contribution notamment dans l'uniformisation et l'achèvement de l'apparat critique, du point de vue formel et du contenu, forts de leur érudition et de leur travail d'historiens de la discipline, dont ils ont également fait preuve dans l'édition de la correspondance entre Gaston Paris et Joseph Bédier (1999), volume inaugural de cette même collection. Même si les lettres recueillies dans ce volume sont surtout limitées aux périodes estivales, ou plus généralement aux vacances, et que les lettres de Paris de 1865 à 1870 ne sont pas conservées, elles nous permettent de suivre pas à pas l'évolution des relations entre les deux « condisciples » – c'est par cet appellatif que Meyer s'adresse à Paris dans la première lettre éditée (14 juillet 1861) –, « condisciples » qui deviennent rapidement « chers amis », sans renoncer pour autant au vouvoiement. Leur correspondance commence très tôt, en 1861, quand Meyer se trouve dans l'Est de la France, mais qu'il se voit confié à sa sortie de l'École nationale des chartes une mission par l'Institut pour se rendre à Londres à l'occasion de la vente des manuscrits de la collection Savile, soit un périple « style commis-voyageur » (lettre 1). Comme on peut l'attendre d'une correspondance, les lettres nous permettent de saisir la « personnalité des deux épistoliers », aspect auquel *Romania*, t. 138, 2020, p. 492 à 496.

Ridoux consacre un paragraphe de son introduction, ce qui est particulièrement intéressant pour Meyer, pour lequel nous disposons de moins de renseignements concernant le caractère, sinon sa « capacité de critique sanglante » (p. LXXIII) qui s'exerçait tant à l'égard des collègues que de ses étudiants. L'aspect saturnien de sa personnalité, bien moins solaire et mondaine que celle de Paris, se révèle ainsi, par exemple, dans la lettre 66 du 12 août 1873 où Meyer raconte à Paris comment, à la toute dernière minute, il a renoncé à partir pour Bournemouth, malgré son état « lourd et somnolent », son sentiment d'ennui, son incapacité à travailler efficacement..., sans pouvoir s'expliquer son indécision à se rendre dans un lieu qui lui ferait du bien (lettre 66 – citée aussi par Ridoux, p. LXXI, mais voir également la lettre 55, où Meyer, en vacances en Angleterre, confie à l'anglais la tâche d'exprimer sa solitude, ses divagations sur ce qu'une famille nombreuse pourrait offrir, pensées et manques auxquels Oxford offre finalement des remèdes indispensables). La correspondance aide encore à éclairer le long compagnonnage qui lia les deux savants dès les bancs de l'ENC, compagnonnage marqué par la conscience précoce de la nécessité de fonder une nouvelle science de la littérature, qui trouva son accomplissement dans la fondation de la *Revue critique* (1866) et de la *Romania* (1872). Se dessinent ainsi au fil de la lecture les relations avec le monde savant, français et étranger, leurs voyages à l'étranger, les jugements qu'ils portent « sur leurs confrères, sur leurs relations, sur des parutions savantes » (p. LIV), sur lesquels Ridoux attire justement l'attention, en repérant ici l'un des aspects les plus intéressants de la correspondance. Le cadre esquissé par Ridoux dans son *Introduction* se veut néanmoins plus large, vise à dépasser les « limites » de la correspondance pour fournir au lecteur des renseignements sur le milieu scientifique et sociétal dans lequel les deux savants se sont formés et sur lequel ils ont ensuite si puissamment agi : nous pouvons ainsi lire leurs portraits bio-bibliographiques, suivre les « progrès de la philologie » et le « renouveau de l'enseignement » auxquels ils ont apporté une contribution fondamentale, et sont mises à notre disposition des fiches sur les « revues savantes » françaises et étrangères qui ont contribué à définir la « nouvelle école de philologie romane », à commencer évidemment par la *Revue critique* et la *Romania*. Ridoux ne manque pas de revenir sur les « salons », thème absent de la correspondance et « qui, pourtant, occupe une place de choix dans la vie et dans la carrière de Gaston Paris » (p. LXII). Cette tendance de l'éditeur à l'exhaustivité historique, qui reproduit à plus petite échelle le dessein porteur de sa monographie de 2002, n'entre néanmoins pas toujours suffisamment en résonance avec la correspondance qui offre pourtant des informations intéressantes (et nouvelles) pour mieux définir, justement, les relations et les interactions entre Meyer et Paris, interactions qui dès le début – la correspondance en est la preuve – ont redessiné l'évolution des études médiévales en France. Dès la première lettre, datée 1861, un Meyer d'à peine 21 ans fait déjà preuve d'un esprit vif et taquin (« Savez-vous l'origine du mot cocasse ? Moi je le sais [...] ») – ce qui nous empêche de croire à sa *professio modestiae* de la lettre 10 « [...] c'est malheureusement, comme tout ce que je fais, d'un style lâché ; mais on écrit comme on peut ! je ne sors pas de l'école normale. »), de sa maturité philologique (il relève les « petites fautes » qu'il a trouvées dans le *Huon de Bordeaux* édité une année plus tôt par son

maître François Guessard en collaboration avec Charles de Grandmaison), et de ses explorations historiques larges (les renseignements qu'il communique à Paris à propos de l'histoire de Lorraine d'Auguste Digot). Nous apprenons aussi qu'il écrit régulièrement dans la *Correspondance littéraire*, renseignement qui complète ce que nous savons déjà : en 1860, il publie un article sur les *Anciennes poésies religieuses en langue d'oc* et donne un compte rendu d'un *Vocabulaire du Haut-Maine* – comme le précise Maurice Prou, directeur de l'ENC, dans son discours pour la nécrologie de Meyer ; en 1861, pour le 6^e vol. du recueil des *Anciens poètes de la France*, dirigé par Guessard, Meyer publie *Aye d'Avignon* avec celui-ci, et *Gui de Nanteuil* tout seul ; par ailleurs il collabore déjà régulièrement à la *BEC* ; ce qui confirme sa sensibilité vis-à-vis de l'organisation de la recherche et sa précoce maturité scientifique dont le projet de création de la *Revue critique* n'est que le logique aboutissement. La correspondance nous confirme aussi qu'en 1861 Meyer – qui, en l'absence des lettres de réponse semble un peu plus en avance par rapport à Paris – a déjà vu en son condisciple l'interlocuteur et collaborateur irremplaçable du chemin scientifique qu'il a commencé à parcourir (lettre 2 : « Je vous cède le plus volontiers du monde tous mes droits sur cette immense publication – l'édition de *Garrin le Lorrain* – et n'entends les céder qu'à vous [...] »). Et c'est par ailleurs à Gaston Paris que Meyer pense comme seul collaborateur possible avec qui réaliser un dictionnaire de l'ancien français pour la maison d'édition Hachette avec Littré comme directeur (dont la participation se serait limitée à figurer sur la couverture de l'ouvrage), un projet très ambitieux et vaste qui ne verra pas le jour, pour lequel Meyer avait estimé nécessaire un travail de dépouillement de 6 à 8 ans, 6 heures par jour (lettre 6 du 28 septembre 1863, date à laquelle Paris est en train de rédiger son doctorat : « Nous suivons en philologie les mêmes principes, nous avons, je l'espère, l'un à l'égard de l'autre une égale confiance, vous savez que je modifie volontiers mes opinions lorsqu'on m'oppose de bonnes raisons, il n'y a donc lieu de croire que nous n'aurons point de peine à nous mettre d'accord »). Cette correspondance est aussi un précieux témoin des positions scientifiques des deux savants, que les notes des éditeurs contribuent à illustrer efficacement, mais qui offrent encore beaucoup de suggestions pour les lecteurs futurs, désireux d'approfondir des aspects particuliers. Un seul exemple : dans la lettre 52 de [mai 1872]¹, Paris reproche fermement à Meyer sa réponse (parue dans la *Revue critique* du 1^{er} juin 1872) à un Bartsch qui avait publié une traduction provençale du *Kutschke Lied*, un *Soldatenlied* de la guerre franco-prussienne ; il le fait au nom d'un universalisme scientifique dont Bähler a bien analysé les caractères épistémologiques fondamentaux (*Gaston Paris et la philologie romane*, 2004, p. 205-372). Mais Meyer avait participé à la guerre franco-prussienne – expérience dont il laisse un témoignage lucide dans la lettre 34 du 25 janvier 1871. Dans les lettres 32 (19 août 1870) et 33 (26 août 1870), il s'oppose avec véhémence à Paris qui, probablement dans une lettre non conservée, avait pris parti pour la réaction de l'armée prussienne contre les francs-tireurs français, et fait ainsi preuve d'un patriotisme et d'un humanisme concrets. Il s'exprime

1. Les dates sont régulièrement intégrées entre crochets, nous regrettons néanmoins qu'aucun critère ne soit mentionné à propos de cette reconstitution (date du cachet de la poste ?).

pour une justice capable de reconnaître et d'évaluer la faute avant d'attribuer la peine : « Eh bien, je vous le répète, je suis saisi d'une indignation qui se concentre lorsque je vois qu'on fusille des malheureux accomplissant un devoir hautement respectable, faisant preuve d'un patriotisme digne d'admiration parce qu'il est spontané. C'est cruauté de tuer un homme, en tout cas ; – et moi qui écarte le pied pour n'écraser point une chenille, j'ai préparé, I have made up, mon esprit. » (lettre 32). L'animosité de Meyer contre Bartsch se rallume deux ans plus tard, quand il lit l'article de celui-ci sur son premier volume du *Recueil d'anciens textes bas-latin, provençaux et français* (1874), mais cette fois il s'agit d'une querelle purement scientifique dont il fait part à Paris (lettre 98 du 12 septembre 1874), même si l'âpreté du ton reste la même : « Je ne dirai pas un mot de cet article dans la *Romania*, mais [quand] la 3^e édition de la Chrestom[athie] prov[ençale] aura paru je montrerai la différence qu'il y a entre une solide critique et de mauvaises chicanes ». Nous nous bornons à citer le désaccord des deux savants sur le premier vers de la chanson *Drogoman senher* de Peire Vidal, à laquelle Meyer avait déjà consacré un article dans *Romania* (2, 1873, p. 423-436). Meyer s'oppose au choix de Bartsch d'accueillir la leçon « fournie par des mss. appartenant aux deux familles » (« Drogoman senher s'ieu agnes bon destrier »), affirmant la nécessité de tenir compte de « causes perturbatrices » (ici « le désir naturel chez les copistes, d'obtenir un repos entre les deux hémistiches » qui justifierait l'introduction d'une syllabe surnuméraire dans des manuscrits appartenant à deux familles différentes) et l'impossible présence d'un vers épique en lyrique, d'où son choix : « Drogoman senher s'agues bon destrier »². D'Arco Silvio Avalle dans son édition des *Poesie* de Peire Vidal (1960) propose une reconstitution ecdotique qui assume pour ce premier vers le même choix que celui de Bartsch (avec la syllabe atone surnuméraire), en adoptant le critère des « fautes communes » – ici l'introduction d'une syllabe atone pour arriver à un décasyllabe épique, césure non admise dans la lyrique, serait selon lui difficilement attribuable de manière indépendante à deux copistes différents – et il allie son choix philologique au constat, stylistique et littéraire, que ce vers épique correspond à l'intonation épique du poème. Il propose donc un raisonnement contraire à celui de Meyer, en rappelant également le scepticisme affiché par celui-ci à l'égard de la possibilité de reconstituer les vicissitudes de la tradition manuscrite provençale. Ce scepticisme correspond plus généralement à « une perte de confiance dans les instruments stemmatiques » à l'origine du fait qu'« il n'acheva pas l'édition critique du *Girart* qu'il avait envisagée », comme le remarque Lino Leonardi, (*Romania*, t. 127 [2009], p. 273-302, p. 284). En 1874, Meyer opposait ainsi « l'autorité du plus grand nombre de manuscrits » (*Romania*, t. 2 [1873], p. 430) et son propre *iudicium* (Avalle, p. 219) à la méthode stemmatique de Bartsch : « s'il [Bartsch] connaît les règles générales de la critique des textes, – écrit-il à Paris – il en entend mal l'application ». Ce n'est ici qu'un petit exemple du nombre foisonnant de remarques scientifiques qui parsèment un livre qui a le mérite

2. Une série de coquilles, relevant, selon nous, de l'éditeur plutôt que de Meyer, perturbe la lecture : Ridoux transcrit « s'ieur » au lieu du plus attendu « s'ieu », et quelques lignes plus bas : « cieurs : ç'ieur agnes bon destrier », que nous proposons de corriger par : « sieu : s'ieu agnes bon destrier »).

incontestable de compléter les premiers chapitres de l'histoire de la philologie romane, en France à coup sûr, mais dont le point de vue sollicite le dialogue avec les autres écoles de philologie de l'époque, grâce au rayonnement extraordinaire de l'activité de ces deux « piliers » de la discipline. Il faut espérer aussi que la masse de renseignements qu'on peut tirer des lettres écrites par Meyer puisse susciter enfin une vocation pour écrire sur ce troisième homme une histoire, si savamment inaugurée par les trois éditeurs réunis ici autour de cette mémorable correspondance.

Patrizia GASPARINI
Université Sorbonne Nouvelle

Guillermo TOMÁS FACI, *El aragonés medieval. Lengua y Estado en el reino de Aragón*, Zaragoza, Prensas de la Universidad de Zaragoza, 2020, 344 pages.

On peut parler d'une langue aragonaise au Moyen Âge dans la mesure où cette langue romane, peu à peu normalisée par l'écrit (*scripta*), a été le véhicule d'un pouvoir royal et d'une culture jusqu'à la fin du xv^e siècle en Aragon. L'auteur de ce livre, lui-même aragonais, consacre une dense introduction au sujet, sur plus de 20 pages. L'aragonais subsiste aujourd'hui dans des pratiques dialectales, noyées dans la progressive uniformisation et normalisation de l'espagnol. L'historien et le linguiste doivent unir leurs efforts pour retracer le passé de cette langue. L'historien a parfois le tort de ne pas accorder à la langue des documents sur lesquels il travaille (textes littéraires, chartes royales, documents juridiques ou pratiques) l'attention nécessaire. Le linguiste méconnaît parfois à l'inverse l'importance considérable des facteurs externes, celui du pouvoir notamment ou celui de la culture dominante, sans lesquels une forme dialectale ne peut accéder au rang de langue.

Guillermo Tomás Faci est archiviste et chercheur. Le titre de son essai montre bien que, pour lui, l'histoire et la politique ont contribué puissamment à faire de l'aragonais au Moyen Âge une langue à part entière. L'ouvrage comporte quatre parties : 1/ Définition d'une langue nouvelle ; 2/ La norme savante de la langue vulgaire ; 3/ Langue et politique en Aragon ; 4/ L'hégémonie du castillan. Ce plan est inspiré des travaux de sociolinguistes mettant en valeur l'image de la langue, les éléments qu'elle gomme, les traits spécifiques qui la distinguent des langues romanes voisines (castillan, catalan), enfin, la progressive hégémonie du castillan dans les documents et la culture. L'appareil critique est ample : notes de bas de page, liste des archives, bibliographie, index des personnes, lieux et matières. Un beau livre, bien fondé sur des documents pertinents.

Pour mener à bien son analyse, l'auteur s'est appuyé sur une tradition philologique solide, sur les collections de documents d'archives de la Couronne d'Aragon et sur les travaux des chercheurs (la bibliographie dépasse les trente pages). Elle est très bien exploitée au long de l'essai.

L'étude de la langue doit être fondée sur une histoire sociale, selon des conceptions de Peter Burke, de Pierre Bourdieu ou de Michel Foucault, notamment : « une étude d'histoire sociale et politique de l'Aragon médiéval, qui tient la langue pour un argument central » (p. 26). Les dates retenues vont de 1250 à 1500. La *Romania*, t. 138, 2020, p. 496 à 500.